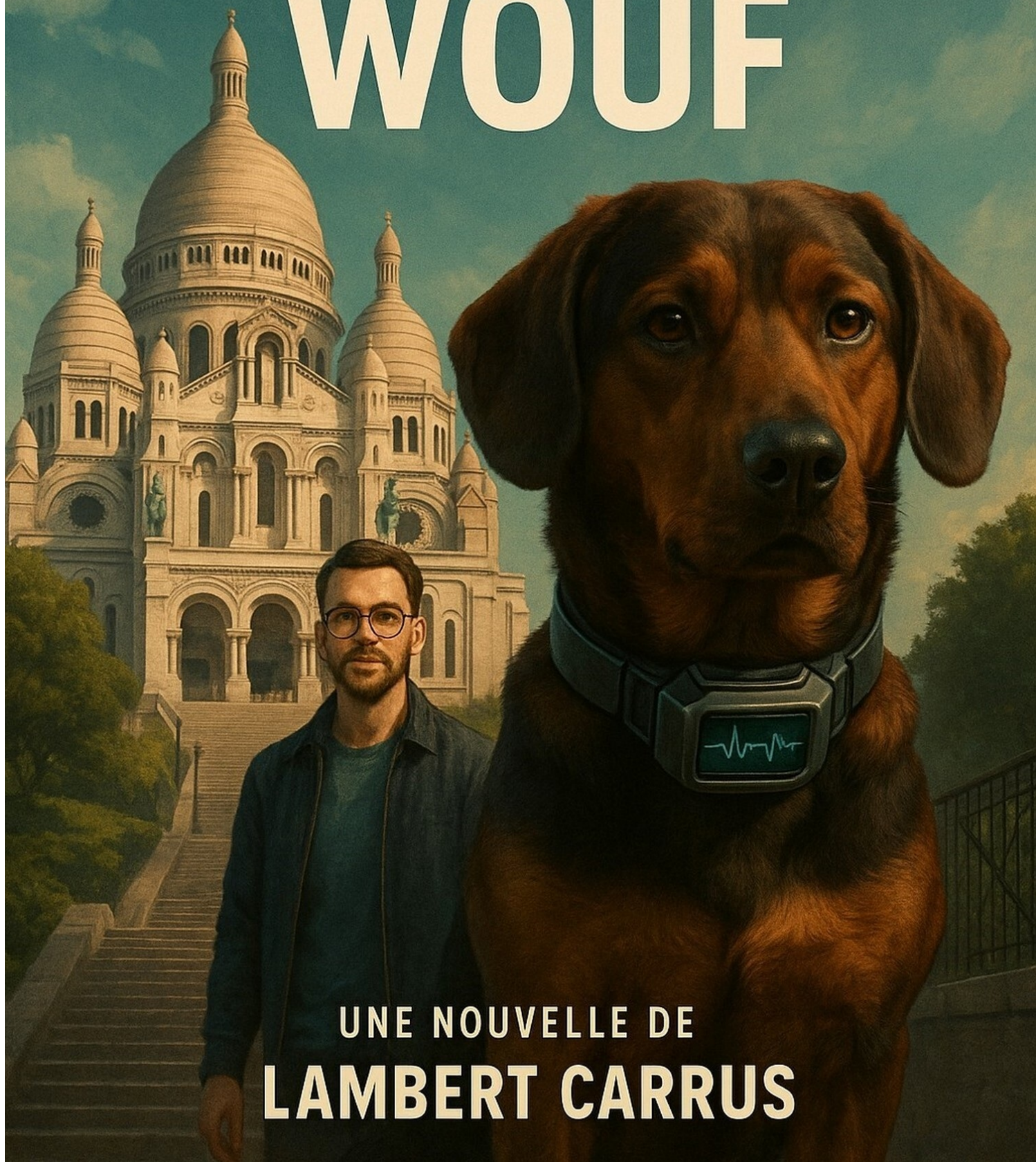


UNE SCIENCE-FICTION QUI A DU CHIEN !

MONDE DE WOUF



UNE NOUVELLE DE
LAMBERT CARRUS

Lambert Carrus

Monde de wouf

Une science-fiction qui a du chien !

© Lambert Carrus, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7641-9

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Nouveau départ

La pluie tambourinait sur le pare-brise de la vieille Peugeot 308 grise de Marcel. Les essuie-glaces s'agitaient en un rythme saccadé, comme s'ils tentaient de chasser les pensées sombres qui tournaient dans la tête du jeune homme. Les gouttes d'eau glissaient sur la vitre, dessinant des chemins sinueux qui se croisaient et se perdaient, un peu comme les souvenirs de Marcel. Il fixait la route, les mains crispées sur le volant, les épaules légèrement voûtées. Son regard, habituellement vif et pétillant, était aujourd'hui voilé par une mélancolie tenace.

Il venait de quitter un refuge pour animaux, quelque part dans les Yvelines. L'endroit était sinistre, avec ses bâtiments grisâtres et ses enclos boueux où des chiens aboyaient sans répit. Marcel avait l'impression d'être dans un film de Ken Loach, mais sans la bande-son réconfortante. Il avait parcouru plusieurs refuges ces dernières semaines, espérant trouver un compagnon à quatre pattes pour combler le vide laissé par sa rupture. Mais les chiens disponibles étaient soit trop agressifs, soit trop âgés, soit tout simplement pas faits pour lui.

Pourtant, aujourd'hui, quelque chose avait changé. Dans un coin du refuge, à l'écart des autres, il avait aperçu un chien au pelage marron impeccable, aux yeux expressifs et attendrissants. Une silhouette longiligne, presque aristocratique, avec des oreilles tombantes qui frôlaient le sol. Le chien l'avait regardé avec une intensité troublante, comme s'il savait que Marcel était là pour lui.

« Un basset des Alpes », avait expliqué la bénévole du refuge, une femme d'une cinquantaine d'années aux cheveux grisonnants et au sourire fatigué. « C'est une race rare, très indépendante, mais fidèle. Il s'appelle... enfin, on l'appelait Rosa. Mais vous pouvez lui donner le nom que vous voulez. »

Marcel n'avait pas hésité longtemps. Dans son état psychologique fragile, il avait agi sur un coup de tête, comme il le faisait souvent depuis sa rupture. Il avait signé les papiers, payé les frais d'adoption, et voilà qu'il repartait avec le chien à l'arrière de sa voiture.

Maintenant, il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Le basset des Alpes était allongé sur la banquette arrière, les pattes étendues, l'air parfaitement à l'aise. Ses yeux sombres semblaient refléter une sagesse ancienne, comme s'il savait que sa vie venait de basculer. Marcel sourit malgré lui. « Rillette », murmura-t-il. « Je vais t'appeler Rillette. »

Le chien se leva, tourna la tête et souleva légèrement les oreilles, comme s'il comprenait. Marcel se sentit soudain moins seul. La pluie avait cessé, et un rayon de soleil perçait à travers les nuages, illuminant l'horizon. Le jeune homme alluma la radio, et une chanson de Jacques Dutronc résonna dans l'habitacle. Il se sentit léger, presque euphorique.

« Un nouveau départ », pensa-t-il en regardant Rillette dans le rétroviseur.

Chapitre 2

Faux départ

Le premier réveil fut brutal, comme une main froide qui l'arrachait à la torpeur des songes. Marcel ouvrit les yeux, le corps engourdi, la bouche pâteuse. Rillette, debout sur son lit, le fixait, son museau humide reniflant avec insistance. Elle tenait une balle de tennis dans la gueule qu'elle laissa tomber sur sa poitrine, puis recula, la queue frétilante, impatiente. Marcel grogna, consulta son téléphone : 6h45. Trop tôt pour un dimanche. Mais Rillette, insensible aux conventions humaines, aboya, un son grave qui résonna dans l'appartement.

L'appartement de Marcel était situé au 28ème et dernier étage d'une tour dans le 18ème arrondissement de Paris. La vue était à couper le souffle. Les grandes baies vitrées offraient une vue imprenable : la tour Eiffel, lointaine et majestueuse, le Sacré-Cœur, blanc et immaculé, et les toits de zinc s'étendaient à perte de vue, comme une mer figée. L'appartement était inondé de lumière à toute heure de la journée. La décoration était chic et moderne, dans un style épuré, aérien, tout à fait au goût de Marcel.

Après une douche chaude et un verre de jus d'orange pressé bien frais bu d'une traite, Marcel enfila un jean froissé, un sweat-shirt à capuche, et attacha la laisse à Rillette. Le large ascenseur les descendit lentement, étage par étage, dans un grincement métallique. Dehors, l'air était frais, chargé de l'odeur des pavés mouillés et des feuilles mortes. Le parc du jardin d'Eole, à quelques pas de là, s'étendait comme un havre de verdure au milieu de la grisaille urbaine.

Mais ce matin, la promenade ne se passa pas comme prévu. À peine arrivé dans le jardin, Rillette repéra un pigeon, gras et insolent, qui picorait les miettes abandonnées sur un banc. D'un coup, elle partit en avant, tirant sur sa laisse avec une force brutale. Marcel, pris au dépourvu, trébucha et manqua de lâcher prise. « Rillette ! » hurla-t-il, la voix rauque de colère et d'impuissance. « Arrête ! » Mais le chien, sourd à ses ordres, continua sa course, les pattes martelant le sol boueux, les oreilles battant l'air comme des ailes. Marcel, haletant, les mains moites, sentit une bouffée de frustration lui monter à la gorge.

Ce même jour, Marcel et Rillette se baladèrent dans Paris. Dans le quartier du Marais, Rillette récolta compliments, friandises et caresses. Marcel répondit aux

questions habituelles : « Elle s'appelle comment ? », « Elle a quel âge ? », « C'est marrant, on dirait un gros teckel, c'est un mélange, non ? ». Passionné de décoration d'intérieur, le jeune homme profita de cette journée pour acheter des bibelots pour son appartement. Il faut dire que ce quartier regorgeait de boutiques spécialisées en la matière.

En fin de journée, Marcel emmena Rillette au parc canin du square Nadar, qui offrait une vue plongeante sur Paris. Dans cet espace clos, les chiens couraient en liberté. Pour y arriver, il fallait monter les dizaines de marches des escaliers escarpés typiques de Montmartre. Le square était un petit parc rectangulaire, avec des bancs verts typiquement parisiens de part et d'autre qui se faisaient face. Entre chaque banc, des chênes centenaires étendaient leurs branches noueuses. Au bout du square, une statue du Chevalier de la Barre se dressait sous les ombrages, rendant hommage à ce jeune homme injustement exécuté au XVIII^e siècle. Les mains sur les hanches, il posait fièrement comme pour surveiller les allées et venues. De l'autre côté, un grand pigeonier perché offrait un refuge aux nombreux pigeons qui roucoulaient et observaient d'un œil intrigué l'effusion canine qui animait le lieu. Les touristes et passants curieux s'arrêtaient souvent pour observer en contrebas. Ils commentaient, s'étonnaient, et riaient quand un chien essayait d'en monter un autre.

L'ambiance au parc canin était parfois calme, parfois agitée, selon l'humeur des chiens qui fluctuait en fonction de la météo. Par temps orageux, on sentait une tension palpable, comme si les chiens étaient connectés aux éléments. Certains jours, on assistait à des courses-poursuites endiablées, les chiens se précipitant d'un bout à l'autre du parc, passant sous les bancs où étaient assis les maîtres. D'autres jours, l'atmosphère était plus paisible, les chiens se contentant de renifler les arbres et de jouer tranquillement.

Ce square Nadar était un microcosme, une microsociété où les maîtres se connaissaient, prenaient des nouvelles les uns des autres, et où des binômes de chiens se formaient et se retrouvaient plusieurs fois par semaine pour jouer. Marcel s'installa sur un banc, observant Rillette qui reniflait les traces laissées par les autres chiens. Il échangea quelques mots avec Philippe, un cadre dynamique dans la finance, sec et nerveux, toujours vêtu d'un costume impeccable, et son border collie, Einstein, un chien trop intelligent pour son propre bien. Il y avait aussi Rachel et Julien, un couple de pubards qui parlaient de leur chien, un bulldog français nommé Croquette, comme s'il était leur